

L'INÉVITABLE,

OU

LE SECRET,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR MM.

DE ROUGEMONT, LÉONCE ET PETIT,

K
REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,

SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL,

LE 3 AOUT 1833.

—•••—
PRIX : 2 FR.
—•••—



PARIS.

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS.

1833

PERSONNAGES.

DUMONCEL.
FRÉDÉRIC, son neveu.
GRAVIER, son ami.
LÉONARD, auvergnat.
HENRIETTE PRÉVOST.
MARGUERITE, vieille gouvernante.
UN DOMESTIQUE.
INVITÉS.



ACTEURS.

MM. DORMEUIL.
DERVAL.
SAINVILLE.
PAUL.
M^{mes} PAUL.
TOBY.

La scène se passe, au premier acte, à Charenton ; au deuxième et au troisième, à Paris.

S'adresser, pour la musique de cette pièce, au chef d'orchestre du théâtre du Palais-Royal.

L'INÉVITABLE.

Comédie-Vaudeville en trois actes.

ACTE I.

Le théâtre représente une cour fermée par une grille; à droite, un pavillon, à gauche, des arbres, etc. Dans le fond, une vue de campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, GRAVIER.

(*Au lever du rideau, Gravier est à la porte du parc et sonne.*)

MARGUERITE, *sortant de la maison.*

Patience donc... on y va... (*Elle ouvre.*) Tiens! c'est vous, monsieur Gravier?

GRAVIER.

Oui, ma bonne Marguerite, c'est moi.

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu! vous de si bonne heure à Charenton! mais mon dîner n'est pas prêt.

GRAVIER.

Rassure-toi, tu n'es pas en retard; l'ami Dumoncel m'a fait prier d'arriver une heure plus tôt qu'à l'ordinaire.

MARGUERITE.

Avec lui il n'y a pas à badiner; faut que tout soit prêt à l'heure dite... il n'aime pas attendre.

GRAVIER.

C'est qu'il connaît le prix du temps... Le temps, vois-tu, Marguerite, ça se compte, ça se mesure, ça se vend... un quart-d'heure suffit pour détruire une hypothèque, une minute pour faire périmer une créance.

MARGUERITE, *sur le même ton.*

Pour brûler un rôti, pour faire tourner une sauce blanche... Allez, on connaît aussi le prix du temps à la cuisine.

GRAVIER.

Où est mon ami Dumoncel ?

MARGUERITE.

Vous savez bien... aujourd'hui jeudi, il fait sa promenade accoutumée avec mademoiselle Henriette, à cause de ses éblouissements; il ne rentrera qu'après avoir monté la grande rue de Charenton, fait le tour de la Gare et descendu la Marne jusqu'à sa porte.

GRAVIER.

Est-il heureux ce Dumoncel !

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

A chaque instant une fille jolie
A ses vieux jours prête son jeune appui;
Je voudrais bien, pour égayer ma vie,
Pouvoir trouver un soutien comme lui.

MARGUERITE.

Y pensez-vous ? songez donc qu'un' jeunesse
Ne s'rait pour vous qu'un surcroît d'embarras;
Et puis souvent ces bâtons de vieillesse,
Ça vous expose à fair' plus d'un faux pas.

Ce que j'en dis n'est pas pour mademoiselle Henriette, au moins... c'est si sage... si honnête... si craintif...

GRAVIER.

En la prenant avec lui, Dumoncel a fait une bonne action; ça répare bien des torts...

MARGUERITE.

Des torts... mon maître... et envers qui donc ?

GRAVIER.

Je m'exprime mal, il n'a point de torts... il a agi légalement; ce n'est pas sa faute si la famille Prévost s'est ruinée : il l'a obligée jusqu'à la dernière extrémité.

MARGUERITE.

Les parens à mademoiselle Henriette !

GRAVIER.

Et dans ce temps-là c'était beau.... l'argent était rare ! Celui qui prêtait à quarante pour cent était estimé de ses semblables.

MARGUERITE.

Estimé !... par exemple !

GRAVIER.

Cette pauvre madame Prévost... elle est morte de saisissement à la suite d'une expropriation. Ils avaient forcé Dumoncel à en venir là pour r'avoir son argent, et certes on ne peut pas se plaindre de l'huissier qu'il avait choisi; pas d'homme plus poli, plus prévenant; ne faisant jamais un acte sans avoir l'at-

tention de vous dire à l'avance : Je vous saisirai demain ; je vendrai vos meubles sous quarante-huit heures ; je vous appréhenderai au corps la semaine prochaine. Que de fois il a dit à ce misérable Prévost : Si vous ne payez pas capital, intérêts et frais, nous irons en prison... Au lieu de solder, il a préféré se brûler la cervelle et frustrer mon ami de mille écus qu'il restait lui devoir sur soixante-quinze bons mille francs qu'il lui avait prêtés... Ah ! ces gens-la ont été bien ingrats.

MARGUERITE.

Et c'est monsieur Dumoncel qui a été cause de ces deux malheurs-là ?

GRAVIER.

Mais mille autres à sa place n'auraient pas cherché, recueilli l'orpheline que ses parens avaient eu la cruauté d'abandonner à la charité publique.

MARGUERITE.

C'est bien le moins, quand on a ruiné le père et la mère, qu'on donne du pain à l'enfant... Vrai, je ne peux pas vous croire. Je sais bien que mon maître aime l'argent !... oh ! ça... mais il n'est pas si méchant. Vous voyez bien, il était fâché avec sa sœur, et depuis qu'elle est morte il reçoit son neveu M. Frédéric... il a dépensé deux mille francs, deux mille francs pour le tombeau d'une sœur qui de son vivant ne voulait pas entendre parler de lui.

GRAVIER.

Sais-tu pourquoi ?

MARGUERITE.

Non, mais entre parens...

GRAVIER.

Elle n'a jamais pu lui pardonner d'avoir hérité à sa place d'une cinquantaine de mille francs qui lui revenaient dans la succession d'un cousin.

MARGUERITE.

Elle avait raison ; c'est fort mal, c'est un vol.

GRAVIER.

Tu n'entends rien aux arrangemens de famille ; l'affaire a été jugée, le tribunal a prononcé.

MARGUERITE.

Il n'y a pas de tribunal qui tienne ; j'en appelle à votre conscience.

GRAVIER.

La défunte en avait appelé en cour royale, et elle a perdu.

MARGUERITE.

Tant pis pour monsieur Dumoncel.

AIR : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*

Lorsque l'on gagne une mauvaise cause,
 Àuprès des homm's on trouve là-dedans
 Un autre juge, en un mot quelque chose
 Dont on ne peut étouffer les accens. (bis.)

GRAVIER.

La conscience est un juge sévère ;
 Mais ses arrêts se font peu redouter : (bis.)
 Elle n'a pas, vois-tu, d'huissier, ma chère,
 Pour nous forcer à les exécuter.

MARGUERITE.

Mais monsieur était déjà riche, et sa sœur ne l'était pas...
 vous m'avouerez alors...

GRAVIER.

Eh bien ! ce sera Frédéric qui aura toute cette fortune-là...

MARGUERITE.

Faut espérer que mademoiselle Henriette non plus ne sera
 pas oubliée dans son testament... Mon Dieu, j'entends gronder ;
 justement, c'est monsieur qui rentre... je vais vite donner
 un coup d'œil à ma cuisine. Je vous ai fait un petit dîner. .
 (*On entend Dumoncel qui gronde avant d'entrer en scène, et Mar-*
guerite en se retirant qui dit :) Grogne, grogne, méchant
 égoïste !

SCÈNE II.

GRAVIER, DUMONCEL, HENRIETTE.

DUMONCEL.

Qu'est-ce que c'est?... ah ! ça vous va bien ! a-t-on jamais
 vu...

HENRIETTE.

Mais, monsieur... il était à moi, cet argent, vous me l'aviez
 donné.

DUMONCEL.

Je vous l'avais donné pour en faire un bon usage, pour le
 garder, et non pas pour le dépenser follement.

HENRIETTE.

Elle est si malheureuse cette pauvre femme !

DUMONCEL.

Taisez-vous... faire l'aumône... quand on n'a rien... est-ce
 comme ça que vous comptez amasser une dot... trouver un
 mari ?

HENRIETTE.

Oh ! je ne suis pas embarrassée.

GRAVIER.

Allons, allons, mon cher Dumoncel, un peu d'indulgence.

DUMONCEL.

Ah! c'est vous, Gravier; je suis content de vous voir... (*d Henriette.*) Eh bien! quand vous resterez là les bras croisés, ça ne vous rendra pas l'argent que vous n'avez plus... Allons! rentrez... dites à Marguerite qu'on ne dînera qu'à six heures.

HENRIETTE.

Oui, monsieur.

DUMONCEL.

Vous ferez du café, pas trop fort, entendez-vous?

HENRIETTE, *vivement.*

Où! je sais comme monsieur Frédéric l'aime.

DUMONCEL.

Hein... qu'est-ce?

HENRIETTE, *baissant les yeux, et avec malice.*

C'est absolument la même chose que vous.

DUMONCEL.

A la bonne heure, allez.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

DUMONCEL, GRAVIER.

DUMONCEL.

Mon cher ami, j'ai à vous parler d'une affaire.

GRAVIER.

Les bonnes affaires sont rares... mais vous avez toujours eu du bonheur.

DUMONCEL.

Du bonheur... du bonheur...

GRAVIER.

Vous êtes riche, Dumoncel.

DUMONCEL.

Et voilà ce qui m'enrage.

Air: Vaudeville de l'Anonyme.

Sacrifiez trente ans de votre vie

Pour entasser, hélas! quelques écus...

A quoi vous sert tout cela, je vous prie?

On en jouit deux ou trois ans au plus.

Si l'on pouvait au voyage suprême

En bon papier emporter ce qu'on a;

Mais pas moyen...

GRAVIER.

Monsieur Rothschild lui-même

Ne correspond pas encor jusque là.

Mais pas moyen, etc.

DUMONCEL.

Quand vous n'y êtes plus, des étrangers viennent sans façon s'installer dans vos maisons, coucher dans vos lits, toucher vos rentes, compter votre argent.

GRAVIER.

Et si vous n'avez pas d'héritier... l'état se charge de vous en fournir.

DUMONCEL.

J'ai réfléchi à tout cela... J'ai un neveu; s'il venait à décéder sans se marier, c'est pourtant ce gueux de domaine public qui s'emparerait de ma pauvre petite fortune... j'aimerais mieux y mettre le feu!

GRAVIER.

Ne vous échauffez pas comme ça; Dieu merci, nous n'en sommes pas là.

DUMONCEL.

Il faut que Frédéric se marie... qu'il ait des enfans.

GRAVIER.

Cela me paraît fort bien imaginé.

DUMONCEL.

Qu'il se marie de samedi en huit, à l'église Bonne-Nouvelle, paroisse de sa future.

GRAVIER.

Vous lui en avez déjà parlé?

DUMONCEL.

Du tout.

GRAVIER.

Il ne connaît pas sa future!

DUMONCEL.

Je la connais, moi... et cela doit lui suffire.

GRAVIER.

Et vous voulez qu'en huit jours il se décide?

DUMONCEL.

Je veux qu'il m'obéisse; je me suis donné assez de mal pour lui déterrer cette femme-là... quatre-vingt-dix mille francs écus de dot... deux maisons rue du Temple et marché des Jacobins, une campagne à huit lieues de Paris, et tout cela dans le meilleur état.

GRAVIER.

S'il allait ne pas aimer cette jeune personne?

DUMONCEL.

Vous n'avez donc pas entendu? quatre-vingt-dix mille francs écus...

GRAVIER.

Si, si... parfaitement... mais c'est que la jeunesse a souvent des idées si drôles... Quand on est jeune, on ne calcule pas.

DUMONCEL.

Je ne me rappelle pas avoir jamais été jeune... Ensuite je lui donne tout ce que je possède.

GRAVIER.

Tout!...

DUMONCEL.

Après moi... rien de mon vivant.

GRAVIER.

Quoi! pas même les cinquante mille francs de la pauvre sœur?

DUMONCEL.

Pas un sou... il retrouvera tout cela quand je n'y serai plus... Ainsi j'ai fait toutes les démarches utiles et pris les informations préliminaires... j'ai été au bureau du conservateur des hypothèques; j'ai visité les deux maisons avec un architecte de mes amis à qui j'ai laissé croire que je voulais m'en arranger; je me suis fait inviter à passer quelques jours à la campagne du beau-père, et là j'ai interrogé le percepteur et le garde-champêtre sur la valeur des terres, la situation des biens, leur rapport; tout cela est à merveille... c'est un mariage parfait... Mais, mon cher ami, je ne puis pas tout faire; il faut encore voir le notaire, les autorités, diriger les apprêts, faire les emplettes, les cadeaux... C'est une noce très belle que je veux; quand je devrais dépenser cent louis, il faut qu'on puisse citer ce mariage à vingt lieues à la ronde... Au surplus, hier soir, avant de me coucher et après vous avoir écrit, j'ai fait une note de tout ce que je désire, avec les prix en marge et l'indication des endroits où ces objets se vendent au meilleur marché... Je vais vous la chercher, et c'est vous, c'est vous, mon cher Gravier, que je charge de tout cet embarras.

GRAVIER.

Volontiers, mon ami, volontiers.

SCENE IV.

GRAVIER, *seul.*

Egoïste! regretter de ne pouvoir enterrer tous ses biens avec lui! Le neveu fera voir le grand air à cette fortune-là. C'est un digne jeune homme, qui n'a point les idées étroites de son oncle, et auquel je ne suis pas fâché d'avoir rendu quelques services... Eh! le voici!

L'Inévitable.

SCÈNE V.

GRAVIER, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Bonjour! déjà ici... je croyais arriver le premier.

GRAVIER.

Non, mon jeune ami.

FRÉDÉRIC.

Je suis enchanté de vous trouver et de vous trouver seul.

GRAVIER.

Si vous étiez arrivé un peu plus tôt, j'étais avec votre oncle.

FRÉDÉRIC.

Diable d'oncle! avec son flegme... son grand air froid et sec, il m'impose, il me glace. Je n'ose pas ouvrir la bouche devant lui.

GRAVIER, *à part.*

A merveille! nous épouserons.

FRÉDÉRIC.

Air;

Pourtant au Gymnase on assure
Que les oncles sont des caissiers
Créés exprès par la nature
Pour payer tous nos créanciers.
Si le sort eût, dans sa largesse,
Pris mon avis particulier,
J'aurais dit: Donnez-moi la caisse,
Je vous fais grace du caissier.

GRAVIER, *souriant.*

Ne suis-je pas le vôtre?

FRÉDÉRIC.

C'est vrai, je vous dois déjà...

GRAVIER.

Une misère... 6,000 fr.; mais, mon Dieu, n'y pensez pas plus que moi... Je suis tout à votre service.

FRÉDÉRIC.

Au fait, dans quelques années, je vous rendrai tout aussi bien 10 à 12 mille francs.

GRAVIER.

Ah! ça, vous dites donc que vous avez besoin d'un millier d'écus?

FRÉDÉRIC.

Comment! est-ce que j'ai parlé?

GRAVIER.

Non ; mais j'ai vu ça tout de suite , à la manière dont vous avez entamé la conversation... Eh bien ! mon jeune ami , ils sont à vous.

FRÉDÉRIC.

A moi... Ah ! quel service vous me rendez ! Vrai , je ne savais comment m'y prendre , et je vous remercie mille fois de m'avoir épargné l'embarras d'une demande. (*à part.*) Cette chère Augusta ! (*à Gravier.*) Quant aux intérêts...

GRAVIER.

Voulez-vous me faire un plaisir , n'en parlons pas. Si vous croyez me devoir quelque chose , vous ajouterez cela au montant de la petite lettre de change ; mais je n'en veux rien savoir. Qu'est-ce que je fais avec vous ? le métier d'ami ; j'oblige.

FRÉDÉRIC.

C'est à cause de cela qu'il est embarrassant , pour l'obligé , d'évaluer lui-même le taux de la reconnaissance ; on craint toujours de passer pour un ingrat.

GRAVIER.

L'autre jour , chez moi , M. Alfred de Montfort...

FRÉDÉRIC.

Le fils du banquier ?

GRAVIER.

Il m'emprunte deux mille francs , et comme à vous , mon cher ami , je lui dis : Monsieur Alfred , je ne taxe personne , faites ce que vous croirez juste et convenable... La-dessus , comme un étourdi , il se met à mon bureau , me souscrit une lettre de change de 2,360 francs pour six mois.

FRÉDÉRIC.

Trente-six pour cent par an !

GRAVIER.

Je lui dis : Jeune homme , vous m'enlevez le prix d'une bonne action... Quand il s'agit de rendre service , vingt-quatre sont suffisants.

FRÉDÉRIC.

Vingt-quatre !

GRAVIER.

Oh ! j'ai tenu bon ! je n'ai pas voulu recevoir davantage. Ce jeune homme appartient à une famille aisée : il est parent du procureur du roi... Avec vous , mon cher Frédéric , c'est de l'amitié ; je connais la fortune de votre oncle , je vous estime , je sais qu'elle ne peut pas vous échapper ; il n'a pas d'autre héritier , et je me ferais un scrupule d'être difficile en affaires ; que ceci soit dit une fois pour toutes. Agissez avec moi sans façon , car je vous oblige en toute sécurité... Chut , voici l'oncle ; nous retournerons ensemble à Paris.

SCENE VI.

GRAVIER, FRÉDÉRIC, DUMONCEL.

DUMONCEL, *sans voir Frédéric.*

Tenez, mon cher Gravier, voici la note en question. (*apercevant Frédéric.*) Ah! vous voilà, Frédéric?

FRÉDÉRIC.

Oui, mon oncle, je viens d'arriver; mais si vous êtes en affaire avec monsieur Gravier, je me retire.

DUMONCEL.

Non, restez, vous n'êtes point de trop. Il s'agit d'une affaire qui vous regarde, d'une signature à donner.

FRÉDÉRIC.

Mon oncle, disposez de moi.

DUMONCEL.

C'est ce que j'ai fait... Vous êtes en âge de vous établir?

FRÉDÉRIC.

Mon oncle, je ne songe pas à me marier.

DUMONCEL.

Mais j'y ai songé pour vous, moi, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Vous, mon oncle!

GRAVIER.

Oui, le cher oncle vous a trouvé une femme...

DUMONCEL.

Qui possède tout ce qui rend heureux en ménage.

FRÉDÉRIC.

Je ne dis pas... mais...

DUMONCEL.

Et vous l'épouserez le samedi 17 du courant.

FRÉDÉRIC.

C'est une plaisanterie.

DUMONCEL.

Je ne me rappelle pas en avoir jamais fait de ma vie.

FRÉDÉRIC.

En ce cas, mon oncle, je vous dirai... c'est impossible.

GRAVIER.

Jeune homme, prenez garde... refuser sans connaître les conditions...

FRÉDÉRIC.

Eh! que m'importe! quand la future aurait des millions, ça ne me tenterait pas davantage, ça ne me serait pas changer d'avis.

GRAVIER.

Mais, au moins, on donne une raison.

FRÉDÉRIC.

Ma raison, elle est toute simple : Je ne veux pas me marier, je ne me marierai pas ; je ne suis pas d'âge à enchaîner ma liberté pour quelques misérables sacs d'argent.

DUMONCEL.

Je ne veux pas !... Vous oubliez, monsieur, devant qui et à qui vous parlez.

FRÉDÉRIC.

Mon oncle, je vous respecte ; ma mère ne prononçait jamais votre nom sans verser des larmes, ce qui m'a toujours fait soupçonner que votre indifférence l'affligeait beaucoup ; mais à mon âge on a une volonté, on est juge dans sa propre cause, maître de ses sentiments...

AIR : *Aux temps heureux de la chevalerie.*

Vous le savez, mon oncle, je professe
Le dévouement pour vous le plus entier ;
Pour vous prouver aujourd'hui ma tendresse,
Dites un mot : faut-il m'expatrier ?
Faut-il aller en Espagne, en Russie ?
Passer les mers ?... rien ne me coûtera ;
Mais pour aller, mon oncle, à la mairie,
Mon dévouement ne va pas jusque là.

DUMONCEL.

Qu'est-ce à dire ?

FRÉDÉRIC.

Cela veut dire, mon oncle, que j'adore une femme charmante, que j'en suis aimé. Je la quitte à peine, ses derniers mots ont été un serment de m'aimer toujours... et c'est au moment où elle vient de m'exprimer son amour avec tant de grace et d'énergie que j'irais l'abandonner, la trahir ! non, non, mille fois non !... J'en suis incapable !

DUMONCEL.

Un mot de plus, et je te déshérite !

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! mon oncle, à la grace de Dieu ! Est-ce que vous croyez que quelques centaines de mille francs auraient le pouvoir de me faire commettre une bassesse ?... Non, votre neveu a du cœur, du courage, et s'il vous résiste, c'est que son honneur y est engagé.

DUMONCEL.

Écoute, j'y mets de la patience, ce n'est pas mon habitude, J'ai promis à monsieur Delarue, homme recommandable, qui a toujours eu de la fortune, que tu épouserais sa fille unique... unique, entends-tu, Frédéric ? que tu l'épouserais de samedi en huit, à onze heures précises du matin, à la paroisse Bonne-Nouvelle.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! mon oncle, vous avez eu tort.

DUMONCEL.

Et tu oses me le dire en face ?

FRÉDÉRIC.

Pourquoi donc, parce que vous êtes mon oncle, ne vous dirais-je pas la vérité ?... Oui, vous avez eu tort, mille fois tort, d'engager votre parole avant d'avoir reçu la mienne.

DUMONCEL.

J'étouffe !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HENRIETTE,

HENRIETTE.

Messieurs, je viens vous prévenir qu'il est six heures et que la soupe est sur la table.

DUMONCEL.

Otez un couvert.

HENRIETTE.

Il n'y en a que quatre.

DUMONCEL.

Je vous dis d'en ôter un... celui de monsieur. (*montrant Frédéric.*) Monsieur ne dîne plus chez moi.

HENRIETTE.

Comment ! monsieur Frédéric, votre neveu ?

FRÉDÉRIC.

Mais, mon oncle...

DUMONCEL.

Jê ne suis plus ton oncle ; je ne suis plus rien pour toi !

GRAVIER.

Air du Wallace.

Calmez votre colère !

Allons, pardonnez-lui.

DUMONCEL.

J'ai renié ta mère ;

Je te chasse aujourd'hui.

FRÉDÉRIC.

Pour Dieu ! respectez la mémoire

De ma mère !

HENRIETTE.

De la douceur.

DUMONCEL.

Me menacer !

GRAVIER.

Pouvez-vous croire?...

DUMONCEL.

Corbleu! redoute ma fureur!

ENSEMBLE.

DUMONCEL.

J'étouffe de colère!

Sortons, ou dans l'instant

Ici ma main sévère

Punirait l'insolent;

Oui, je punirais l'insolent!

GRAVIER et HENRIETTE.

Calmez votre colère

Et cet emportement;

Montrez-vous moins sévère:

Il faut être indulgent;

Il faut, il faut être indulgent.

FRÉDÉRIC:

Ah! malgré sa colère,

S'il n'était mon parent,

Oui, je saurais, j'espère,

Le punir à l'instant;

Je le punirais à l'instant!

(Dumoncel sort avec Gravier.)

SCENE VIII.

FRÉDÉRIC, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Eh! mon Dieu, monsieur Frédéric, que lui avez-vous donc fait?

FRÉDÉRIC.

Disposer de ma personne! vouloir me marier!

HENRIETTE.

Cela vaut-il la peine de se fâcher? Votre oncle aura cru s'apercevoir que vous aviez de l'amitié, de l'inclination pour quelqu'un...

FRÉDÉRIC.

Me proposer une femme que je ne connais pas, que je n'ai jamais

HENRIETTE.

Oh! alors je vous conçois; c'est fort mal.

FRÉDÉRIC.

Il vient me jeter à la tête qu'il me déshériter.

HENRIETTE.

Vous déshériter!... ah! ce serait affreux!

FRÉDÉRIC.

Et qu'est-ce que cela me fait à moi?

HENRIETTE.

Vous avez tort de parler ainsi, monsieur Frédéric ; la fortune de votre oncle est considérable ; peut-être même n'auriez-vous pas dû le heurter si fort, ni tout de suite : il fallait attendre, lui demander du temps pour réfléchir.

FRÉDÉRIC.

Le tromper ! non, non, Henriette ; je me connais, je suis violent, emporté, colère ; mais franc, très franc... Je n'ai point caché à mon oncle que mon cœur était épris.

HENRIETTE, *contente.*

Ah !

FRÉDÉRIC.

Que j'aimais, que j'étais aimé.

HENRIETTE, *ravie.*

Vous le méritez si bien !

FRÉDÉRIC.

Que je renoncerais à ses biens plutôt qu'à la tendresse d'Augusta.

HENRIETTE, *d'une voix étouffée.*

Augusta !

FRÉDÉRIC.

Eh ! quels biens sont préférables à l'amour d'une femme qui s'immole à tous vos goûts ; qui renonce, pour vous plaire, aux triomphes qui l'attendaient dans le monde ; dont l'humeur facile et enjouée glisse sur les peines de la vie et vous promène d'illusions en illusions ; qui toujours tendre et dévouée... (*s'apercevant de la peine qu'Henriette éprouve.*) Mais qu'avez-vous, Henriette ? vous vous trouvez mal !

HENRIETTE, *s'efforçant de sourire.*

Moi ?... non, non ; ce n'est rien : continuez.

FRÉDÉRIC, *lui prenant la main.*

Vous tremblez !

HENRIETTE.

C'est peut-être l'effet... le souvenir de la scène de tantôt.

FRÉDÉRIC.

Bonne Henriette ! elle a tant d'amitié pour moi.

HENRIETTE.

Vous le croyez, n'est-ce pas ?

FRÉDÉRIC.

Ah ! si je regrette que l'entrée de cette maison me soit désormais interdite, c'est que je serai privé du plaisir de vous voir, de venir vous raconter mes plaisirs, mes peines.

HENRIETTE.

Ah ! oui, vos peines... (*apercevant Gravier qui entre.*) Eh bien ! monsieur Gravier ?

SCENE IX.

LES MÊMES, GRAVIER.

GRAVIER.

Ça se passe; la colère s'en va, l'appétit est arrivé. Il a fort bien dîné; il a pris son café comme de coutume... seulement, ayant soupçonné que mademoiselle Prévost était occupée à consoler son neveu, il a été sur le point de faire enlever un second couvert.

FRÉDÉRIC.

AIR : *Jusqu'au revoir, bonsoir* (Victorine).

Sans plus tarder, rentrez, rentrez, ma chère;
 Craignez surtout d'exciter son courroux;
 Pour moi viendront des jours meilleurs, j'espère,
 Peut-être alors nous retrouverons-nous.

HENRIETTE.

Mais, Frédéric, si plus tard dans la vie
 Vous éprouviez, hélas! des jours mauvais,
 Souvenez-vous qu'il vous reste une amie
 Qui ne vous oubliera jamais.

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Sans plus tarder, etc.

GRAVIER.

Sans plus tarder, rentrez, rentrez, ma chère;
 L'oncle est toujours bien disposé pour vous;
 Craignez surtout d'exciter sa colère:
 Il faut si peu pour le mettre en courroux!

HENRIETTE.

Pourquoi faut-il, hélas! qu'un sort contraire
 Vous ait forcé d'exciter son courroux?
 Pour vous viendront des jours meilleurs, j'espère;
 Peut-être alors nous retrouverons-nous.

(Elle sort.)

SCENE X.

GRAVIER, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Ah! ça, mon cher Gravier, me voilà à vos ordres.

GRAVIER.

Je n'en ai point à vous donner.

L'Inévitable!

FRÉDÉRIC.

Ne faisons-nous pas route ensemble ?

GRAVIER.

Nous ne demeurons pas dans le même quartier, que je sache ?

FRÉDÉRIC.

Et les mille écus de tantôt ?

GRAVIER.

Où diable allez-vous contrecarrer les projets de votre oncle ? refuser un mariage qui ferait envie à un préfet de deuxième classe... et cela, pour quelque amourette, pour mademoiselle Augusta qui vous plantera là quelque beau jour !

FRÉDÉRIC.

Vous ne la connaissez pas. Oui, c'est pour elle que j'ai refusé ; pour elle qui, à chaque instant, me donne une nouvelle preuve de son amour... Si vous saviez tous les sacrifices qu'elle m'a faits ! l'ambassadeur de Naples, le lord Felmouth, le général Marinski lui offraient des hôtels superbes, des équipages magnifiques, le sort le plus brillant ; eh bien ! elle se contente avec moi d'un second, rue du Helder, d'une remise à tant par mois, et nous allons très modestement dîner au café de Paris... Pour le bal de ce soir, le comte Dorteville lui a fait offrir une parure de vingt-cinq mille francs : Achète-moi tout bonnement pour douze ou quinze cents francs de bijoux, m'a-t-elle dit, et je serai contente : ton amour est ma plus belle parure... Résistez donc à ces paroles-là. J'ai promis ; elle les attend, et si je rentrais sans les lui apporter, je serais un homme perdu, déshonoré.

GRAVIER.

Si j'étais sûr que Dumoncel ne vous frustrât pas de son héritage, cela irait tout seul comme tantôt : j'avais hypothèque sur le testament... Je sais que vous êtes un garçon plein d'honneur, de probité... cela me fait de la peine de ne pouvoir vous rendre service ; mais si vous aviez quelque sûreté... le double de la valeur du prêt, par exemple, on pourrait s'arranger peut-être...

FRÉDÉRIC.

Je vous en offre une : j'ai quinze cents francs de rentes viagères ; on m'a prêté cinquante louis dessus ; nous allons déga-ger ensemble mon contrat, je vous le vends... Il me faut de l'argent ce soir à tout prix.

GRAVIER.

Un contrat de rentes viagères, c'est bien chanceux ! on ne sait ni qui meurt ni qui vit dans ce temps-ci.

FRÉDÉRIC.

J'ai vingt-quatre ans.

GRAVIER.

J'en ai vu mourir de plus jeunes : vous êtes comme moi, vous avez le cou un peu court.

FRÉDÉRIC.

Cela ne vous a pas empêché d'arriver à la soixantaine.

GRAVIER.

C'est un hasard... Vous aimez le plaisir ?

FRÉDÉRIC.

J'aime Augusta, voilà tout.

GRAVIER.

Le jeu ?

FRÉDÉRIC.

Je l'ai en horreur.

GRAVIER.

Tant mieux, car avec un joueur le viager n'est qu'une fiction.

FRÉDÉRIC.

Mais il me semble que vous pourriez bien me dire ce que vous m'offrez de ma rente, sans me faire subir un pareil examen.

GRAVIER.

Si cela vous impatiente, nous irons demain ou après chez mon notaire, mon médecin...

FRÉDÉRIC.

Il me faut de l'argent ce soir ; ce soir, entendez-vous, monsieur, avec vos questions... Auriez-vous eu l'intention de me mystifier ?

GRAVIER.

Moi, vous mystifier?... ah ! monsieur Frédéric !...

FRÉDÉRIC.

Sans vos cheveux blancs vous m'en rendriez raison.

GRAVIER.

Comment ! comment, vous êtes mauvaise tête... un duelliste !... Mon cher monsieur, je ne donnerais pas un sou de votre rente.

FRÉDÉRIC.

Il est impossible que vous me refusiez, monsieur Gravier, mon cher monsieur Gravier ; c'est un titre, c'est un gage... Je vous en prie, j'en perdrais la tête !

GRAVIER.

Eh bien ! allons, pour vous obliger, je vous en offre six mille francs.

FRÉDÉRIC.

Ah ! monsieur... Eh bien ! soit ; j'accepte.

GRAVIER.

Les six mille francs que vous me devez, cela fera que nous serons quittes.

FRÉDÉRIC.

Misérable !

GRAVIER.

Trouvez mieux, je ne m'y oppose pas ; et je suis votre serviteur de tout mon cœur.

SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC, *seul.*

Il me laisse ; rien... Ah ! quelle position !... Je n'oserai jamais me présenter devant elle. Et ce bal, cette fête, son idée fixe depuis trois jours... Allez donc dire à une femme qui n'est accoutumée à aucune privation, qui a renoncé pour vous à des fortunes, allez donc lui dire : Je ne peux pas même te donner douze cents francs de bijoux ; reste : ne vas pas danser ; prive-toi du plaisir de plaire, de briller... quand ces deux plaisirs-là sont sa vie, son existence... ah ! c'est à en mourir de douleur et de honte !... (*Il va pour sortir et se trouve arrêté par la voix de son oncle.*) On vient... grand Dieu ! mon oncle et Marguerite !... que du moins ils ne m'aperçoivent pas.

SCÈNE XII.

MARGUERITE, DUMONCEL, FRÉDÉRIC, *caché.*

DUMONCEL, *continuant de parler à Marguerite.*

Non, non ; qu'on ne m'en parle plus... un vaurien qui ose avouer publiquement son inconduite ! un drôle qui me désobéit, qui me résiste !

MARGUERITE.

Et ne venez-vous pas vous-même de résister aux larmes de cette pauvre demoiselle Henriette, à mes prières ?... Y a-t-il quelque chose que ne vous ait dite cette chère enfant en faveur de monsieur Frédéric ?... Il a raison de ne pas vouloir d'une femme qu'il n'a jamais vue. Alons, voyons, donnez-lui le temps de se reconnaître, à ce jeune homme ; accordez-lui six mois, un an pour se décider.

DUMONCEL.

Pas un jour !

MARGUERITE.

Au moins ne le chassez pas ; qu'il continue de venir comme à l'ordinaire.

DUMONCEL.

Jamais !

MARGUERITE.

C'est votre parent, votre neveu, le fils de votre pauvre sœur : quand ça ne serait que par rapport à elle...

DUMONCEL.

Rien!

MARGUERITE.

Vous l'abandonnez tout-à-fait?... très bien, monsieur; et puis on se plaint des fautes de la jeunesse; on la pousse à bout par des rigueurs qui n'ont pas le sens commun, et on s'étonnera que les jeunes gens ne vous aiment pas; qu'ils soupirent après votre mort pour être libres, pour être riches!...

DUMONCEL.

Il peut la désirer tout à son aise, pour ce qu'elle lui rapportera...

MARGUERITE.

Vous auriez le cœur de le déshériter?

DUMONCEL.

Il n'aura pas ça de moi.

MARGUERITE.

Fi! monsieur, c'est affreux!... Vous lui laisserez bien au moins ce qui, dans le temps, revenait à sa mère?

DUMONCEL.

Hein?

FRÉDÉRIC, *à part.*

A ma mère!

MARGUERITE.

Il n'y a personne ici de trop: ces cinquante mille francs de la succession du cousin, et que vous avez reçus à sa place... ça se sait. Ces cinquante mille francs-là c'est le bien de votre neveu, celui de sa pauvre mère.

DUMONCEL.

Marguerite!...

MARGUERITE.

Quand vous vous fâcherez, quand vous vous mettrez dans des états à attraper un coup de sang, ça n'empêchera pas ce qui est vrai d'être vrai... Vous qui êtes si riche! dépouiller votre sœur, refuser de la voir...

DUMONCEL.

Marguerite!...

FRÉDÉRIC.

Ah! voilà le sujet de ses larmes.

DUMONCEL.

Demain vous n'êtes plus à mon service!

MARGUERITE.

Moi!... à mon âge... me renvoyer!... Vous êtes capable de tout. Mais croyez-vous qu'en me mettant à la porte, ça enchaînera ma langue? que ça m'empêchera de parler?... Allez, allez, je publierai partout votre conduite... Oh! vos gros yeux

ne me font pas peur ; oui, oui, je quitterai votre maison demain, demain matin au point du jour... et ça ne m'empêchera pas de dormir tranquille, parce que je n'ai rien sur la conscience, moi ! et je vous désie d'en faire autant. (*Elle sort en colère. — Pendant toute la tirade de Marguerite, Dumoncel a prononcé entre ses dents, de temps en temps, ces mots : Insolente !... Misérable !... Si je ne me retenais ! qui n'ont point interrompu la colère de la vieille servante.*)

SCÈNE XIII.

DUMONCEL, FRÉDÉRIC.

DUMONCEL.

Impertinente !... Qu'ils ne s'imaginent pas que je céderai à leurs menaces : le neveu n'en aura pas plus que la sœur.

FRÉDÉRIC, se montrant.

Vous vous trompez.

DUMONCEL, étonné.

Vous ici ! malgré ma défense ?

FRÉDÉRIC.

Je n'en sortirai qu'après avoir reçu ce que vous devez à ma mère.

DUMONCEL.

Si c'est là tout ce que vous avez à me dire...

FRÉDÉRIC, avec émotion et contraignant sa colère.

Mon oncle, de grace, écoutez-moi !

DUMONCEL.

Je n'ai rien à démêler avec vous.

FRÉDÉRIC, s'échauffant.

Oh ! vous m'écoutez.

DUMONCEL, rentrant, et en colère.

Ne me suis pas, malheureux ! ou crains mon courroux.

FRÉDÉRIC, le suivant.

Je ne vous quitte point que vous ne m'ayez restitué l'argent que vous avez volé à ma mère. (*Il suit Dumoncel ; Léonard, que depuis quelques minutes on avait aperçu dans le lointain, s'approche, voit la grille ouverte et entre.*)

SCÈNE XIV.

LÉONARD.

Eh ben ! ouh' qu'al' sont donc chés lumières ?... frrr, ça vous a disparu comme des feux follets. Et moi qui comptais là-dessus pour demanda mon chemin ; qui m'échignais à galopa pour les attrapa : me voilà bien lotti !... Ous que che suis ? j'en sais

rien du tout. La nuit est noire comme de l'encre : on y voit comme dans un four... Vous leur demandez la route de Paris : Tout droit, qu'ils disent... Ch'est cha ; chi j'avais été tout droit, je me jetta dans l'eau comme un caniche, là, à deux pas... Pourtant faut que j'y aille, à Paris ; les camarades ils m'y espèrent... Tiens ! on dirait qu'il y a des bourgeois dans ce pavillon ; si j'étais-t-un peu z'hardi...

SCENE XV.

LÉONARD, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *pâle et défait, descendant avec effroi les marches du pavillon*

Malheur ! malheur !... Maudite colère !... Il est tombé, toml devant moi... Ah ! si quelqu'un m'avait vu... Un seul parti r reste : la Marne passe sous les murs de ce pavillon... Oui, ou courons... la rivière... *(Il ôte son habit et va pour sortir.)*

LÉONARD, *l'arrêtant par la manche.*

Je vous arrête...

FRÉDÉRIC.

M'arrêter !... moi ?... Qui êtes-vous ?

LÉONARD.

Léonard Pichot, de Mauriac.

FRÉDÉRIC.

Je ne vous connais pas, laissez-moi.

LÉONARD.

Oh ! que non, que che ne vous lâche pas ! vous feriez encore quelque sottise.

FRÉDÉRIC.

Il sait tout !

LÉONARD.

A votre âge !... si jeune !... et commettre une mauvaise action comme celle-là.

FRÉDÉRIC.

Au nom du ciel ! si on vous entendait...

LÉONARD.

C'est bon : ni vu ni connu ; c'est mort entre nous... mais si vous m'en croyez, vous ne rentrerez pas là tout de suite : vous n'êtes pas encore remis... on pourrait soupçonner ce qui s'est passa ; restez ici, et encheignez-moi la route de Paris.

FRÉDÉRIC.

Paris !... oui, oui ; il faut que j'aille à Paris.

LÉONARD.

Vrai ?... cha se trouve bien ! donnez-moi le bras... comme il

tremble!... N'ayez donc pas peur : vous êtes en sûreté avec moi ; je suis un brave homme : Léonard Pichot n'a jamais fait de mal à personne.

FRÉDÉRIC.

Qu'ai-je fait!... ma tête... ma tête n'y est plus!

LÉONARD.

Je crois bien, quand on fait de ces coups-là, que la tête n'y est plus.
(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre de garçon meublée modestement.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, *seule.*

Qui dirait que c'est là un ménage de garçon ?... C'est propre, c'est rangé... et d'un garçon qui depuis trois semaines est dans son lit... Pauvre monsieur Frédéric... En voilà un homme sensible ! Quinze jours entre la vie et la mort pour une infidélité à laquelle il devait s'attendre... Ces dames de l'Opéra... pourvu que mademoiselle Henriette n'en fasse pas une maladie, à son tour... quand ç'aurait été son frère, elle ne serait pas accourue plus vite, elle n'aurait pas eu plus de soin... Nuit et jour elle est là... elle ne veut pas même qu'on donne à boire à son malade... Il faut pourtant bien que je trouve quelque chose à faire... Je ne connais rien de fatigant comme de se reposer toute une journée. Mettons son fauteuil à côté de cette table.

(*Elle la dérange brusquement.*)

SCÈNE II.

HENRIETTE, MARGUERITE.

HENRIETTE, *de la porte du cabinet.*

Chut !... quel bruit tu fais !... il dort : tu vas le réveiller.

MARGUERITE.

Eh bien ! mademoiselle, puisqu'il dort, je vous conseille d'en faire autant.

Aria du roman par lettres.

Un peu de repos vous serait nécessaire ;
Vous n dormez pas deux heures toutes les nuits ;
A vot' santé c'te fatigue est contraire ;
Rien qu'd'y penser, moi-même j'en gémis.
Puisqu'aujourd'hui son sommeil se prolonge,
Reposez-vous avec sécurité ;
Quand vous n'auriez qu'un peu d'bonheur en songe,
C'est autant d'pris sur la réalité.

L'Inévitable.

HENRIETTE.

Non... non, d'un moment à l'autre il peut avoir besoin de quelque chose.

MARGUERITE.

Quand il saura tout ce que vous avez fait pour lui!...

HENRIETTE.

J'ai obéi à un sentiment bien naturel... N'est-il pas le neveu de mon bienfaiteur?

MARGUERITE, *à part.*

Son bienfaiteur!

HENRIETTE.

Abandonné de tout le monde... ce pauvre monsieur Frédéric était en danger de mourir... Monsieur Gravier nous en avertit le jour de l'enterrement de monsieur Dumoncel, à Charenton; et lorsque je lui confiai mon projet, il fut le premier à m'encourager... Pouvais-je hésiter?... Je suis venue... tu m'as suivie... le ciel nous a exaucés.

MARGUERITE.

Oh! oui, je vois bien à présent qu'il est guéri.

HENRIETTE.

Et où peux-tu le voir?

MARGUERITE.

Sur votre visage... dans toute votre personne. Oh! vous ne seriez pas si vive, si alerte, s'il y avait encore à craindre... Tout le temps de la maladie, je n'ai pas demandé une seule fois au médecin des nouvelles de notre malade... votre figure m'en apprenait beaucoup plus que ses paroles... c'était mon thermomètre, à moi... et il ne m'a jamais trompé.

HENRIETTE.

J'entends monter... ah! c'est monsieur Gravier.

SCENE III.

MARGUERITE, GRAVIER, HENRIETTE.

GRAVIER.

Serviteur, ma chère demoiselle. Eh bien! il paraît que mes six mille francs vont beaucoup mieux.

HENRIETTE, *étonnée.*

Vos six mille francs!

GRAVIER, *se reprenant.*

Ah! mon Dieu, je me trompe... je m'embrouille. Je voulais dire, il paraît que notre jeune homme est sauvé.

HENRIETTE.

Le médecin répond de lui... il s'est levé hier pendant mon absence.

GRAVIER.

Il s'est levé... me voilà plus tranquille sur mes... Ah! ils l'ont écha... c'est-à-dire il l'a échappé belle... et sans vous j'étais, il était, nous étions bien mal.

MARGUERITE.

C'est justice à vous rendre, sa maladie vous a bien affligé.

GRAVIER.

Six mille fois plus que tu ne penses... Ma sensibilité avait déjà été mise à une rude épreuve... Perdre un ami de trente ans avec lequel j'avais fait tant d'affaires!... Vous ne croiriez pas qu'il y a des jours où, malgré moi, je prends la route de Charenton?

MARGUERITE.

Les jeudis que vous aviez coutume de venir dîner?

GRAVIER.

Ces jours-là... je sens qu'il me manque quelque chose... A quatre heures, quatre heures et demie, je ne peux pas m'empêcher de penser à ce pauvre Dumoncel... c'est plus fort que moi.

HENRIETTE.

Et moi... comment l'oublierai-je? après tout ce que je lui dois.

GRAVIER.

A propos de cela, je vous apporte les cinq cents francs qui restaient sur les mille écus promis.

HENRIETTE.

Vous êtes d'une exactitude et d'un désintéressement...

GRAVIER.

L'exactitude... c'est mon fort. Quant au désintéressement, c'est une autre affaire.

HENRIETTE.

Avancer mille écus à une pauvre fille!

GRAVIER.

Pauvre fille... vous! Allez, allez, je changerais bien ma fortune contre la vôtre.

HENRIETTE, *souriant*.

Moi! je n'ai rien.

MARGUERITE.

Je vois ce que c'est... Monsieur Dumoncel, et c'est bien juste, ne vous a point oubliée dans son testament.

GRAVIER.

Il vous a faite son héritière.

HENRIETTE.

Moi! (*souriant*.) C'est une ruse pour me faire accepter plus facilement cet argent.

GRAVIER.

Je suis incapable d'une ruse pareille... Ce que je vous ai dit est la vérité. C'était l'intention de mon vieil ami... je l'ai vu

commencer l'acte par lequel il vous instituait sa légataire universelle.

MARGUERITE.

Au demeurant, c'est très possible... il avait de bonnes raisons pour en agir ainsi.

HENRIETTE.

Non, non... ça ne se peut pas.

GRAVIER.

Vous en aurez la preuve aujourd'hui même. On lève les scellés à deux heures. J'ai rendez-vous avec le notaire pour aller prendre le juge de paix, et je viendrai moi-même vous en apporter la nouvelle certaine.

Aria de la Cenerentola.

Oui, vous pouvez déjà, dès à présent,
Vous regarder comme héritière.

HENRIETTE.

Qui? moi... monsieur, je serais légataire!

GRAVIER.

Cela sera prouvé dans un instant.

(*A part.*)

En lui prêtant, moi je suis, Dieu merci,
Sans crainte, et j'ai bonne espérance
Qu'elle pourra payer la dette aussi
Du neveu, par reconnaissance.

ENSEMBLE.

GRAVIER.

Oui, vous pouvez déjà, dès à présent,
Vous regarder comme héritière.
Dieu! que c'est beau de se voir légataire!
Je vous en fais ici mon compliment.

HENRIETTE.

Vous vous trompez; non, je ne puis vraiment
Me regarder comme héritière;
Car son neveu doit être légataire,
On trouvera quelque autre testament.

SCENE IV.

MARGUERITE, HENRIETTE.

MARGUERITE.

Ah! je me disais bien, il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous... ça n'est pas naturel que monsieur Gravier vienne

comme ça nous offrir sa bourse, lui qui d'ordinaire ne l'ouvre qu'à bonne enseigne.

HENRIETTE.

Hein ! n'ai-je pas entendu du bruit dans la chambre de monsieur Frédéric ?

MARGUERITE, *écoutant.*

C'est lui qui appelle... il est levé.

HENRIETTE.

Ah ! je suis toute tremblante... Marguerite, vas-y toi-même, je t'en prie... il peut à présent se passer de mes soins, et bientôt...

(*Marguerite sort.*)

SCENE V.

HENRIETTE, *seule.*

Ah ! le voilà, le moment que j'appelais de tous mes vœux et que pourtant je redoutais... Tant que ses jours ont été en danger, je n'ai eu qu'une crainte, celle de le perdre... qu'un seul désir, celui de le sauver... Mais aujourd'hui j'éprouve un embarras... Que lui dirai-je ?... comment cacher le sentiment qui m'a conduite ici... qui m'a fait lui prodiguer les soins d'une parente, d'une sœur ?... Le voilà !

SCENE VI.

HENRIETTE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *sortant vivement du cabinet.*

Ah ! c'est vous, Henriette ?

HENRIETTE.

Chut ! ne parlez pas, monsieur, le médecin l'a défendu... vous n'êtes pas encore assez fort.

FRÉDÉRIC.

Ah ! je ne puis vous témoigner toute ma reconnaissance.

HENRIETTE.

Je vous avais dit : Dans le malheur, adressez-vous à moi... vous ne pouviez pas m'appeler, cela ne m'a pas empêchée de venir.

FRÉDÉRIC.

D'ordinaire le malheur intéresse si peu !

HENRIETTE.

Les âmes froides, égoïstes, légères... mais celles qui aiment véritablement... Mais il ne faut pas rester debout. (*Elle va lui chercher une chaise.*) Allons, asseyez-vous là. (*Il s'assied.*) Comment vous trouvez-vous ce matin ?

FRÉDÉRIC.

Oh ! mieux... beaucoup mieux.

HENRIETTE.

Vous nous avez donné bien de l'inquiétude... vous avez été si mal !... et puis ce délire... oh ! c'est ce vilain délire qui me faisait une peine...

FRÉDÉRIC.

Comment !... qu'ai-je dit ?

HENRIETTE.

Oh ! vous parliez toujours d'elle ; vous savez bien, de cette personne qui est la cause de votre maladie... vous demandiez des chevaux de poste... vous vouliez courir après elle... et puis, quand je m'approchais de vous, quand je vous donnais à boire, car, c'est moi, monsieur, qui ai été votre garde-malade...

AIR : *Ah ! si madame me voyait.*

Vous ne me reconnaissiez pas...

Me prenant pour cette personne

Qui maintenant vous abandonne,

Souvent vous me disiez tout bas :

C'est toi qui causes mon trépas...

Oui, vous me reprochiez sans cesse

De vouloir vous quitter, hélas !

De manquer pour vous de tendresse...

Vous ne me reconnaissiez pas ! (bis.)

FRÉDÉRIC.

Henriette, pardon.

HENRIETTE.

Il a bien fallu vous pardonner ; car, sans cela, vos paroles étaient de nature à briser le cœur le plus dévoué. Vous m'avez chassée ; oui, monsieur, vous m'avez chassée deux fois de suite... mais je n'en ai tenu aucun compte. Je suis revenue... Seulement, à la seconde fois, comme j'ai cru m'apercevoir que ma robe, mon chapeau noir vous causaient une impression pénible, j'ai changé de costume... quitte à reprendre mon deuil quand vous vous porterez bien.

FRÉDÉRIC, *embarrassé.*

Votre deuil !

HENRIETTE.

Étourdie... je ne devais vous en parler qu'après votre entière guérison.

FRÉDÉRIC, *avec inquiétude.*

Ah ! parlez, parlez, je ne souffre plus.

HENRIETTE.

Eh bien ! ce pauvre monsieur Dumoncel est mort.

FRÉDÉRIC, *avec abattement.*

Mort!...

HENRIETTE.

Oui... juste le jour où il vous a chassé de chez lui... On dirait une punition du ciel. Vous n'avez pas pu le savoir, car vous êtes tombé malade le lendemain... Oh! je me disais : Perdre à la fois les deux personnes qui m'ont témoigné de l'amitié... ce serait affreux ! mais vous voilà sauvé.

FRÉDÉRIC, *d lui-même.*

Mort !

HENRIETTE.

Et bien malheureusement, encore... On croit que c'est un coup de sang... Il y était sujet, vous savez... il y a de mauvaises langues qui ont prétendu que cette mort n'était pas naturelle.

FRÉDÉRIC, *avec inquiétude.*

Eh bien ?

HENRIETTE.

Ces bruits sont tombés d'eux-mêmes.

FRÉDÉRIC, *avec un soupir.*

Ah!

HENRIETTE.

Mais laissons ce sujet, car je vois que cela vous agite... et c'est moi qui en suis cause.

FRÉDÉRIC.

Non, oh! non.

SCENE VII.

LES MÊMES, MARGUERITE, LÉONARD.

MARGUERITE.

Il y a là un commissionnaire qui a une lettre pour monsieur Frédéric, et qui ne veut la remettre qu'à lui.

HENRIETTE.

Vous êtes encore bien faible pour recevoir.

FRÉDÉRIC, *vivement.*

Oh! si... si... qu'il entre... (*à part.*) Si c'était d'elle!...

MARGUERITE, *faisant signe.*

Entrez, entrez. (*Léonard fait du bruit en marchant.*) Doucement!

LÉONARD.

Ah! dam', chest dans le choigna... il n'y a que le Cantal pour confectionna des escarpins de chette espèce-là.

FRÉDÉRIC, *ému, n'osant lever les yeux.*

Cette voix!...

LÉONARD.

Comme de fait, bourgeois, on m'a recommanda de ne la donna qu'à vous, chi chétait possible.

FRÉDÉRIC, *tendant la main.*

Donnez...

LÉONARD, *s'arrêtant pour le regarder.*

Ah! bah!... tiens... c'hest vous!...

FRÉDÉRIC, *à part.*

Malheur! il m'a recondu.

LÉONARD.

Je donnerais pas chette commission-là pour un louis d'or, quoique je ne sache pas la couleur qu'ils ont dans che pays.

HENRIETTE.

Vous connaissez monsieur Frédéric?

LÉONARD.

Oh! qu'oui... que che le connais, et lui aussi, qu'il me connaît; cheulement que che chavais pas son nom à monsieur Frédéric... parce que je l'ai rencontra dans ouna chirconstanche...

FRÉDÉRIC, *pour lui imposer silence.*

Léonard!...

LÉONARD, *à demi-voix.*

Choyez donc paisible, cha ne leur dit pas le fin mot, cha leur dit pas que vous et moi en avons pour toute la vie à nous en rappela. (*haut.*) Quoique cha, il me paraît que vous en avez éta malade... Je me disais toujours: Faut qu'il choit arrivé malheur à ce brave jeune homme, que je le rencontre pas, qu'il m'avait tant promis de m'aida... ah! vous êtes joliment changea... à votre désagrément, sans flatterie.

HENRIETTE.

Monsieur Frédéric sort de faire une maladie longue, dangereuse.

LÉONARD.

Ah! que chai bien manqua de l'être, tout de même, dès en arrivant.

HENRIETTE.

Il n'y a donc pas long-temps que vous êtes à Paris?

LÉONARD.

Il y a plus long-temps que j'y suis que je n'y cherai maintenant.

FRÉDÉRIC, *avec attention.*

Comment?...

LÉONARD.

Vostre Paris, il ne me plaît pas, et puis j'y trouve rien à faire; je chais bien qu'au bout de trois chemaines les paquets ne peuvent pas vous tomber tout ficelés sur le dos; mais, voyez-vous, monsieur Frédéric, que j'ai bonne mémoire, voyez-vous, une

commission par-ci, une commission par-là... cha n'est pas de quoi nourrir un homme; je ne veux pas attendre que la misère il me donne un mauvais conseil.

HENRIETTE.

C'est bien.

LÉONARD.

La famille des Léonard, elle est intaqué.

FRÉDÉRIC, *un peu soulagé.*

Vous seriez donc décidé à retourner en Auvergne?... tenez, prenez.

LÉONARD.

Merci, bourgeois; un louis d'or! morbleu... v'là le premier, il est double chelui-là... oh! de votre part, ça ne m'étonne pas; je le garderai comme une relique.

HENRIETTE, *à part, regardant Frédéric.*

Comme il a bon cœur!

MARGUERITE.

Quarante francs pour une commission... quand il serait venu en fiacre...

LÉONARD.

Elle a raison, la vieille, elle me rappelle ma commission... Tenez, bourgeois, voilà la lettre, cha vient du notaire de la rue Meslay; ch'est mon cousin Guillaume qui d'ordinaire marche pour l'étude, et comme il est de noces, ch'est moi que je tiens aujourd'hui son coin de la rue du Temple... Mais ch'est-il donc heureux de se rencontra comme cha!.. A présent que che sais où vous demeurez, je viendrai vous faire mes adieux quand che cherai pour m'en alla.

FRÉDÉRIC, *avec intérêt.*

Oui, oui, venez Léonard; et si vous avez besoin de quelque chose pour votre voyage, si je puis vous être utile dans votre pays, je le ferai avec plaisir.

LÉONARD.

Oh! monsieur Frédéric, à présent que je vous ai retrouvés je ne vous perdrai pas de vue... Serviteur, madame ou mademoiselle... ne vous dérangez pas... La vieille, si vous en voulez une paire comme cheux-là, je vous en enverrai de la fabrique de Mauriac... ah! ah! ah!

(*Il sort; Marguerite rentre dans le cabinet.*)

SCENE VIII.

FRÉDÉRIC, HENRIETTE.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Oh! qu'il parte... sa présence me tuerait.

L'Inévitable.

HENRIETTE, qui l'a regardé sortir.

Cet homme-là a une bonne figure. (*Elle remonte la scène et s'adresse à Frédéric.*) Frédéric, au moment où il est entré, j'allais vous dire... Maintenant que votre guérison est assurée, je me dois à moi-même de vous quitter.

FRÉDÉRIC.

Me quitter!... sitôt...

HENRIETTE.

Il faut si peu de chose pour ternir la réputation d'une femme!

FRÉDÉRIC.

Ah! je n'ai pas le droit de vous demander un nouveau sacrifice.

HENRIETTE.

Mais il me semble que vous êtes bien peu curieux; la lettre d'un notaire, cela peut avoir quelque influence sur votre fortune...

FRÉDÉRIC.

De la fortune, à moi, jamais! Au surplus, Henriette, lisez... ma vue est encore faible, et ces écritures de notaires sont souvent si indéchiffrables...

HENRIETTE, lisant.

« Monsieur, je m'empresse de vous apprendre que l'on vient de procéder à la levée des scellés de monsieur Dumoncel votre oncle; quelques lignes trouvées sur son bureau indiquaient son intention de vous déshériter... » (*Elle s'interrompt et dit à Frédéric.*) Oui, monsieur Gravier me l'a dit, mais jamais... oh! non, jamais je n'aurais consenti à accepter une fortune qui vous appartenait.

FRÉDÉRIC.

Rien... rien de lui.

HENRIETTE, continuant de lire.

« Mais après les recherches les plus minutieuses, nous n'avons rien découvert qui annonçât qu'il ait donné suite à son projet... le testament antérieur déposé dans mon étude est donc le seul valable, et en conséquence vous êtes l'unique héritier des biens du défunt. »

FRÉDÉRIC.

Son héritier!... non, non.

HENRIETTE.

Ah! Frédéric, que je suis heureuse!... (*d Gravier qui entre.*) Vous voilà, monsieur Gravier! eh bien! vous savez la nouvelle?

SCENE IX.

HENRIETTE, GRAVIER, FRÉDÉRIC.

GRAVIER.

Oui, oui, mademoiselle, et vous me voyez désolé...

HENRIETTE.

De ce qu'une injustice n'a pas été consommée ? moi, j'en suis enchantée !

GRAVIER.

Mon jeune ami, je n'ai cessé de m'intéresser à vous, de faire des vœux pour votre rétablissement...

FRÉDÉRIC.

Soyez sans inquiétude, monsieur Gravier.

GRAVIER.

Qu'est-ce que je vous ai dit la dernière fois que nous nous sommes vus... Quand j'ai mes sûretés, je suis l'homme du monde le plus patient... je parlerais d'une bagatelle comme celle-là à un homme qui va posséder quarante à cinquante mille francs de rentes !

FRÉDÉRIC.

Non, non, monsieur.

HENRIETTE.

N'est-ce pas, monsieur Gravier, que vous avez lu le testament et que monsieur Frédéric est l'héritier de son oncle ?

GRAVIER.

Très vrai, mademoiselle.

FRÉDÉRIC.

Je refuse tout ce qui peut me venir de monsieur Dumoncel.

HENRIETTE.

Comment, Frédéric, vous refusez ?

FRÉDÉRIC.

Ma volonté est irrévocable.

GRAVIER.

On n'a pas d'idée d'une pareille folie... ce jeune homme n'est pas guéri... et dire qu'il n'y a pas dans le code d'article qui force un héritier à accepter une succession ! Mais, mon cher monsieur Frédéric, si vous ne l'acceptiez pas cette succession, que deviendrait-elle ?

AIR : *Vaudeville du Charlatanisme.*

Comme seul et dernier parent,
C'est à vous que la loi la donne;
Si vous la refusiez, vraiment
Qui la recueillerait ? personne !
Vous voudriez donc que l'état,

Car c'est à ça qu'il faut s'attendre,
Un beau matin s'en emparât...

FRÉDÉRIC.

Quoi! l'état?...

GRAVIER.

Eh! c'est son état :

N'est-il pas toujours là pour prendre ?

FRÉDÉRIC.

Lui ou d'autres, peu m'importe.

GRAVIER.

Eh bien ! non, il ne s'en emparera pas... j'aurai le courage de vous le dire: Renoncer à un héritage de huit cent mille francs, c'est une mauvaise action que je n'aurai jamais à me reprocher.

FRÉDÉRIC.

C'est possible.

GRAVIER.

Vous faites tort à vos parents, à vos amis; vous faites tort à mademoiselle Prévost, qui sans vous...

HENRIETTE.

De grace, monsieur, pas un mot de plus.

GRAVIER.

On sait que l'intention de monsieur Dumoncel était de vous léguer ses biens.

FRÉDÉRIC.

Il serait possible !... eh bien ! monsieur, j'accepte.

GRAVIER.

A la bonne heure, voilà parler.

FRÉDÉRIC.

J'accepte cet héritage pour le rendre à celle à qui il était destiné.

HENRIETTE.

Que dites-vous, Frédéric ?

FRÉDÉRIC.

Je remplis les intentions de monsieur Dumoncel.

GRAVIER.

Tous les jours, on donne son bien à des personnes étrangères qu'on estime.

HENRIETTE.

Je n'en veux pas. Moi aussi j'ai ma volonté bien arrêtée.

GRAVIER.

Mais vous me feriez donner au diable. (à Frédéric.) Comment, vous refuseriez ?

FRÉDÉRIC.

Oui.

GRAVIER, *d Henriette.*

Mais, mademoiselle...

HENRIETTE.

N'insistez pas davantage ; je connais les devoirs que l'honneur m'impose, je n'accepterai jamais !...

(Elle sort vivement.)

SCENE X.

GRAVIER, FRÉDÉRIC.

GRAVIER.

J'ai cinquante-neuf ans, et de ma vie je n'avais encore vu refuser un héritage... Mais songez donc que vous n'avez rien...

FRÉDÉRIC.

Je préfère une honnête pauvreté.

GRAVIER.

Il n'y a point d'honnête pauvreté... il n'y a que d'honorables fortunes.

FRÉDÉRIC.

Celle-là ne peut m'appartenir.

GRAVIER.

Mais puisque mademoiselle Henriette n'en veut pas... voyez dans quel embarras vous la jetez !... comment va-t-elle s'y prendre pour me rembourser mes mille écus ?

FRÉDÉRIC.

Vos mille écus !... mais c'est pour moi... c'est pour me sauver la vie, qu'elle a eu recours à vous... c'est moi qui suis votre débiteur.

GRAVIER.

Oui, oui, ça fait que j'en ai deux pour un, je le sais bien... Mais lorsqu'il vous serait si facile de vous libérer... quand vous n'avez qu'un mot à dire pour que ce pauvre Gravier reçoive ses neuf mille francs ! Je conçois jusqu'à un certain point les scrupules de mademoiselle Henriette... une jeune fille, un vieillard... et puis elle ne veut pas qu'on dise qu'elle a dépossédé l'héritier naturel... c'est de la délicatesse à fonds perdus, n'importe... Mais vous, monsieur, qui êtes plus sage, devriez-vous souffrir que cette jeune personne s'immole ?

FRÉDÉRIC.

Eh ! trouvez un moyen qui la force d'accepter.

GRAVIER.

Un moyen... j'en ai mille.

FRÉDÉRIC.

Un seul, et je l'emploie sur-le-champ.

GRAVIER.

Épousez-la...

FRÉDÉRIC.

Moi!...

GRAVIER.

N'allez-vous pas me faire croire que vous êtes encore amoureux de votre demoiselle d'Opéra qui vous a planté là le plus joliment du monde?

FRÉDÉRIC.

Et qui vous dit que je n'y pense plus aujourd'hui?

GRAVIER.

Si vous l'aimez, raison de plus; ce mariage est indispensable pour vous en détacher... c'est une inspiration du ciel... qui m'est venue.

FRÉDÉRIC.

Non, non... je ne puis pas.

GRAVIER.

Vous voulez donc que cette jeune fille, qui était si près d'avoir une existence magnifique, soit réduite à la misère, et cela par votre faute?... Jeune homme, vous vous préparez des remords pour toute votre vie.

FRÉDÉRIC.

Des remords!... au nom du ciel!... monsieur Gravier...

GRAVIER.

Mademoiselle Henriette est jeune, jolie; elle est d'une économie ravissante... eh bien! quand elle serait laide, vieille, bossue, je vous dirais encore: Epousez-la, vous le devez; oui, monsieur, vous le devez à la mémoire de votre oncle. Savez-vous que Dumoncel a ruiné les parens de cette jeune fille, qu'il est la cause qu'elle est orpheline?...

FRÉDÉRIC.

Mon oncle?...

GRAVIER.

Les Prévost étaient des marchands bien établis, rue du Ponceau... Ils ont eu le malheur d'avoir affaire à Dumoncel qui, en moins de quatre ans, a fait vendre magasin, meubles, marchandises; le père s'est tué, la mère est morte de chagrin.

FRÉDÉRIC.

Assez! assez!... oui, oui, je me sacrifierai!... mais suis-je certain qu'Henriette acceptera?

GRAVIER.

Si elle acceptera!... Elle! une jeune fille dont l'amitié pour vous ne s'est pas démentie depuis six ans... qui s'est exposée à la colère de Dumoncel pour vous rapatrier; qui, tout le temps qu'a duré votre maladie, ne vous a pas abandonné un seul instant! Vous craignez qu'elle vous refuse?... Eh bien! je vous réponds d'elle corps pour corps!

Air de la valse de Robin.

Je cours, mon cher, avant qu'elle vous quitte,

Obtenir son aveu formel ;
Par cet hymen , je vous en félicite ,
Vous réparez les torts de Dumoncel.

FRÉDÉRIC.

A son bonheur il faut que je m'immole ,
L'honneur le veut... je le sens bien.

GRAVIER.

Jeune homme , j'ai votre parole...

(à part.)

Je crois que je ne perdrai rien.

ENSEMBLE.

Je cours , mon cher , etc.

FRÉDÉRIC.

Puisqu'il le faut , avant qu'elle nous quitte ,
Obtenez son aveu formel ;
Car , je le sens , ici l'honneur m'invite
À réparer les torts de Dumoncel.

SCENE XI.

FRÉDÉRIC, *seul.*

Oui... ce sacrifice est nécessaire ; il est juste... Henriette ne doit pas porter la peine de mon crime : si mon oncle eût vécu un jour de plus , il eût réparé ses torts ; les biens qu'il me laisse auraient appartenu à Henriette... mon devoir est de les lui rendre ; quelle soit riche , qu'elle soit heureuse ! Quant à moi , mon bonheur est détruit pour jamais , et Dieu sait si ma pensée fut coupable... Oh ! qui peut donc répondre de soi , puisqu'un moment , un seul moment suffit pour remplir d'amertume une vie tout entière ? Maintenant le mot le plus simple , le plus indifférent me trouble , m'épouvante. Il y a des paroles que je ne puis entendre sans frissonner ! Il me semble , quand on les prononce , que les regards sont attachés sur moi , qu'ils m'interrogent , qu'ils me devinent , qu'ils m'accusent... Ah ! je donnerais ma vie pour que mon secret fût à jamais enseveli.

SCENE XII.

FRÉDÉRIC, LÉONARD.

LÉONARD, *en dehors.*

Oùs qu'il est ? oùs qu'il est ?...

FRÉDÉRIC, *d part.*

Encore lui !

LÉONARD, *entrant.*

Ah! le voilà!... Che viens vous faire compliment... J'étais t'au cabaret à vider ma bouteilla à vostra chanta, quand on nous a annoncha que vous aviez fait un fameux héritage; alors ch'en ai demanda una seconda que ch'ai bue en l'honneur de la chus-session... et je me chommes dit... Léonard, voilà una bonne affaire qui t'arrive.

FRÉDÉRIC, *s'efforçant de sourire.*

A vous!...

LÉONARD.

Le brave monsieur Frédéric, il est dans l'opulenche, ça va mettre du beurre dans tes épinards... d'abord, je ne choumes pas exigeant, et vous chavez que l'on peut avoir en moi de la confiance.

FRÉDÉRIC.

Au nom du ciel!...

LÉONARD.

Voyez-vous, il n'y a que chelui d'en-haut qu'il est le maître de disposa de nos jours... Je tomberai dans la misère, je n'aurai pas cha à mettre sous la dent, qu'il me viendrait pas une penchée comme la vostre... Oh! Léonard est un honnête homme. Il est pas de Paris, voyez-vous; il a été éleva dans la crainte du bon Dieu... aussi vostre secret il est joliment plachai.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Chaque mot me fait tressaillir:

LÉONARD.

Mais enfin il n'est pas défendu de songer à ses petits intérêts; à présent que vous êtes un richard, vous pouvez pas oublier le pauvre auvergnat.

FRÉDÉRIC.

Mais vous vouliez quitter Paris, retourner au village...

LÉONARD.

C'hest tomba dans l'eau. Je me chuis dit: Léonard, mon garçon, c'est pas la peine d'user una paire de souliers, et de dépenser six livres dix sous pour faire cent cinquante lieues... à présent, le bourgeois ne peut pas te refuser che que t'ur lui demanderas... quand che ne cherait que de planta tes crochets à la porte de chon hôtel.

FRÉDÉRIC.

Vous voudriez...

LÉONARD.

En attendant une meilleure plache, comme de raison, parce que l'appétit vient en mangeant, comme dit l'autre. Mais cha fera, au moins, qu'en entrant et en chortant, le bourgeois, il pourra pas s'empêcher de me voir... et il chera obligea de penser à moi... Il che dira peut-être: Chans se brave Léonard, je ne serais pas là!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Ah ! cette dépendance est affreuse.

LÉONARD.

Et vraiment non... vous n'y seriez pas... ça prouve bien que le hasard il est une providence.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Et j'épouserais Henriette!... quand un mot de cet homme peut me perdre; quand la moindre indiscretion peut attirer le déshonneur sur ma tête!... sur la sienne... non, non !

FINAL DU DEUXIÈME ACTE.

AIR : *Final du premier acte de Marie Mignot.*

GRAVIER.

Tout est d'accord... venez, mademoiselle,
Ne craignez rien... pourquoi cet embarras ?

FRÉDÉRIC.

Grands dieux!... la voici... souffrance cruelle!

HENRIETTE, *à part.*

Mon trouble augmente à chaque pas.

GRAVIER.

Elle est à vous.

FRÉDÉRIC.

Non, je ne puis.

MARGUERITE *et* LÉONARD.

Que dit-il donc ?

GRAVIER.

Quand vous m'avez promis...
D'où vient donc ce nouveau caprice ?

FRÉDÉRIC.

Ah ! croyez que ce sacrifice...

HENRIETTE, *à part.*

O ciel ! pour moi plus de bonheur !

GRAVIER.

Corbleu ! le conçoit-on ?

Ce jeune homme est vraiment digne de Charenton.

FRÉDÉRIC.

De Charenton!...

LÉONARD.

Calmez-vous... Dieu ! quel nom !

L'Inévitable.

ENSEMBLE.

LÉONARD.

Voulez-vous bien vous taire!
N'prononcez plus ce nom.
Silence! votre colère
R'tard'rait sa guérison.

MARGUERITE.

D'ou vient donc sa colère?
Vraiment, le conçoit-on?
Quel étrange mystère
Détruit leur union?...

GRAVIER.

Quel est donc ce mystère!
Vraiment, le conçoit-on?
D'ou vient donc sa colère?
Il n'a pas sa raison.

HENRIETTE.

Si le destin contraire
Détruit notre union,
Ciel, donne à ma prière
Du moins sa guérison!

FRÉDÉRIC.

Ah! craignez ma colère!
Qui prononce un tel nom?
Quelle souffrance amère!
J'en perdrai la raison.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un cabinet élégant de M. Frédéric, ouvert sur des salons; tout le mouvement des apprêts d'une fête.

SCENE PREMIÈRE.

MARGUERITE, à la cantonade.

C'est bien, c'est bien; n'oubliez pas ce que je vous ai dit; descendez à la cuisine et faites mettre vos glaces à la cave, les pâtisseries dans la salle à manger: vous y trouverez Félix qui les arrangera.
(*Madame Durand entre.*)

SCENE II.

MARGUERITE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Que de peines tu te donnes, ma pauvre Marguerite!

MARGUERITE.

Mon Dieu, que vous êtes jolie comme ça!

HENRIETTE.

Tu trouves?

MARGUERITE.

Vous embellissez tous les jours.

HENRIETTE.

Je suis si heureuse!

MARGUERITE.

Ah! je vous l'avais bien dit, dans le temps! la résolution de monsieur Frédéric ne pouvait pas durer... Excellent jeune homme! .. il ne se croyait pas digne de vous! Mais enfin il a pris de lui une opinion plus raisonnable; il vous a épousée, voilà bientôt trois ans, et ni l'un ni l'autre n'avez eu à vous en repentir.

HENRIETTE.

Oh! non, pas moi, du moins. La première année de notre mariage il avait souvent des accès de tristesse; mais peu à peu son caractère a repris sa douceur ordinaire, et la naissance de mon fils, en comblant nos vœux, lui a rendu toute sa gaiété.

MARGUERITE.

Il est si gentil, votre petit Gustave ! et puis, voilà monsieur dans une belle passe.

HENRIETTE.

Le ministre actuel est un de ses amis de collège ; il lui veut du bien. Il nous a promis de venir au bal... cela rendra Frédéric si content !...

MARGUERITE.

Et, Dieu merci, il peut y venir sans se compromettre... je suis bien sûre que votre ministre n'a pas tous les jours un souper aussi bon que celui qu'il y aura ici.

UN PETIT GARÇON, *un paquet de lettres à la main.*

Les lettres de monsieur.

HENRIETTE.

Posez-les sur le bureau. (*Le garçon les pose et sort.*) Tu dis donc que cette robe me va bien ?

MARGUERITE.

Ah ! si ce pauvre Léonard était encore ici ! il vous dirait, comme il y a trois ans : Vous êtes bella comme una chainte Vierge !

HENRIETTE.

Ce pauvre garçon ! il y a long-temps que nous n'avons eu de ses nouvelles.

MARGUERITE.

Il se plaît mieux dans son pays que dans le nôtre. Monsieur Frédéric a eu la bonté de lui acheter un homme, ce qui l'a exempté de la conscription ; il aide son vieux père : aussi je doute fort que jamais Léonard revienne à Paris.

HENRIETTE.

Tout le temps qu'il y est resté nous n'avons eu qu'à nous louer de lui : c'était un bon, un honnête homme, toujours prêt à obliger...

SCENE III.

LES MÊMES, GRAVIER.

GRAVIER.

Pardon... je vous dérange peut-être ?

HENRIETTE.

Du tout ; comment, vous, monsieur Gravier, l'ami de la maison !

GRAVIER.

Un jour de réception, les amis même sont gênés. J'ai vu en bas des préparatifs immenses. C'est bien, il faut se faire honneur de sa fortune ; cela double le crédit, augmente la considération : ces dépenses ne sont jamais perdues.

HENRIETTE.

Vous savez qui nous recevons ce soir ?

GRAVIER.

De grands personnages, des autorités ? Cela coûte, mais cela rapporte... c'est une spéculation comme une autre.

AIR : *Les cinq Codes.*

Un bal ! rien n'est plus favorable
 Pour un adroit solliciteur ;
 L'excellence, ailleurs intraitable,
 Est toujours là de belle humeur.
 En dansant, on trouve manière
 De lui glisser un petit mot,
 Et l'on peut mener une affaire
 Bien lestement dans un galop.

D'ailleurs, dans la position de notre ami...

HENRIETTE.

Comment ! qu'est-ce qu'on vous a dit ?

GRAVIER.

A moi ? rien.

HENRIETTE.

Et comment savez-vous qu'il est question de lui ?...

GRAVIER.

On voit, on regarde, on entend causer ; on réunit une foule d'indices, insignifiants pour tout autre, et très significatifs pour l'œil d'un observateur. Quand je vais dans un ministère, ce qui m'arrive toutes les fois que je veux tenter une opération de bourse, je ne m'informe pas des nouvelles politiques, je n'y crois pas ; mais bien de la santé du ministre. Il s'est levé à neuf heures, il a déjeuné de bon appétit, il est gai ; la rente haussera, j'achète. Il s'est levé à six heures, il n'a pas déjeuné, il brusque son monde, l'horizon politique s'embrouille ; la rente baissera, je vends ; et je me suis toujours bien trouvé de ce système-là. Il n'y a pas de circonstances indifférentes pour un homme supérieur.

HENRIETTE, *souriant.*

Je m'en aperçois.

GRAVIER.

Hier, j'étais chez le fils d'un ami, ingénieur des ponts-et-chaussées ; mille autres à ma place n'auraient vu sur les papiers qui tapissaient son bureau que des lignes, des ronds, des points, du noir, du blanc... eh bien ! moi, j'y ai découvert la trace d'un grand malheur qui me menace.

HENRIETTE.

D'un malheur !

GRAVIER.

Il était question d'un projet de route d'Aurillac à Bourges ; s'il s'exécute, il me privera des trois quarts de la valeur d'une usine que j'ai à Saint-Paul, en Auvergne... Aussi, je vais la mettre en vente ; et voilà à quoi me servent mes observations.

SCENE IV.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Bonsoir, ma femme ; bonsoir, Gravier... Félicitez-moi, mes amis ; j'ai la certitude d'être sur le travail que demain le ministre présentera au roi.

GRAVIER.

Vous voyez si j'avais raison de présager son succès.

FRÉDÉRIC.

J'y suis porté pour la préfecture de la Charente-Inférieure.

HENRIETTE.

Tu serais préfet !

GRAVIER.

Préfet !... embrassez-moi, mon ami. Que je puisse dire : J'ai embrassé un préfet.

FRÉDÉRIC.

Ah ! volontiers.

HENRIETTE.

Mais, mon ami, si tu es préfet, nous serons forcés de quitter Paris.

FRÉDÉRIC.

Sans doute : est-ce que tu aurais quelque répugnance ?

HENRIETTE.

Moi?... j'irais je ne sais où, pourvu que ce fût avec toi.

GRAVIER.

Eh ! qui sait ? le préfet nous reviendra peut-être ministre... C'est là le comble des honneurs !... faire monter la France au premier rang des nations, et la bourse de cinquante centimes ; réaliser les vœux d'un grand peuple, et des bénéfices immenses ; voir son nom inscrit dans les fastes de l'histoire, et sur le grand livre de la dette publique, car un tel poste conduit à tout.

AIR : *Lorsque l'Allemand.*

Combien viennent à cette place

N'ayant que de l'ambition !

Mais un an à peine se passe :

Les voilà riches à million.

Faut-il pour ça beaucoup d'adresse ?

SCENE V.

HENRIETTE, FRÉDÉRIC.

HENRIETTE.

Monsieur le préfet veut-il bien recevoir mes complimens ?

FRÉDÉRIC.

Je t'avoue, je ne l'espérais pas... il y a tant de gens qui demandent et qui se croient des droits... Mais le ministre n'a pas oublié notre ancienne amitié... Oh! c'est véritablement un homme d'état... Remarques-tu ? depuis que nous sommes ma-tout me réussit.

HENRIETTE.

Tes succès au barreau tu les dois à ton travail, à ton élou-quence ; tu as montré publiquement assez de talent pour être appelé, sans que tu t'en étonnes, à remplir les fonctions les plus difficiles de l'administration... Si tu savais combien j'éprouve de plaisir quand j'entends parler du crédit dont tu jouis dans le monde; de l'importance qu'on attache à ton opinion, à ton jugement dans les affaires délicates... ah! c'est alors que je suis vraiment heureuse et fière de porter ton nom!... O mon ami! s'il y a sur la terre un mariage heureux, c'est le nôtre.

FRÉDÉRIC, *qui pendant ce temps a pris et décacheté les lettres du bureau.*

Nous dînons demain chez le comte d'Arcy.

HENRIETTE.

Si tu savais comme on t'aime dans cette maison-là!

FRÉDÉRIC, *ouvrant la lettre de Bordeaux.*

Déjà des solliciteurs!... c'est un Gascon : ces gens du Midi flairent les places de cent lieues. (*ouvrant la lettre de Léonard.*) Ciel!

HENRIETTE.

Qu'as-tu ?

FRÉDÉRIC, *se contraignant.*

Rien... c'est une lettre de Léonard. Il y a si long-temps que nous n'avions entendu parler de lui.

HENRIETTE.

Oh! malgré son silence, je suis bien sûre qu'il ne nous a pas oubliés... et que te dit-il ?

FRÉDÉRIC.

Il revient à Paris ; il doit y être, car il a mis cette lettre en route.

HENRIETTE.

Tant mieux ! je serai bien aise de le revoir.

FRÉDÉRIC.

Il m'annonce qu'il a éprouvé quelques pertes.

HENRIETTE.

Pauvre homme ! le ciel n'est pas juste à son égard.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Ah ! j'étais trop heureux !...

SCENE VI.

LES MÊMES, LÉONARD.

LÉONARD, *de la coulisse.*

Laichez donc, laicha donc ; che suis de la connaissance du bourgeois... Chi y a una fête, tant mieux ; j'en cherons tout de même.

HENRIETTE.

Bonjour, monsieur Léonard, bonjour.

LÉONARD.

Ah ! miséricorde, sainte Vierge ! que vous chêtes bella, madame !... Et vous, bourgeois, vous vous chêtes toujours bien porta ?

FRÉDÉRIC.

Merci, Léonard ; toujours.

LÉONARD :

J'ai ben souvent pencha à vous... et à madame aussi... et au petit bambin. Pour moi, ch'est pas la chanté qui me traverse, coume vous voyez... eh ! eh !

AIR : *Des Scythes.*

Le riche, il peut, lui qu'il a de l'aisance,
Être malade à sa commodita,
Et tout le jour, si c'est sa convenance,
Tranquillement demeurer alita. *(bis.)*
Mais c'lui d'en-haut, qu'il est toujours bien juste,
Chait que le pauvre a sa vie à gagna ;
Aussi qu'il dit : Toi tu seras robuste,
Tu n'aurais pas le temps de te soigna.

HENRIETTE.

Vous avez écrit à mon mari que vous avez eu des malheurs, monsieur Léonard ?

LÉONARD.

Ah ! madame, Dieu merci ; ce n'est pas la peine qui manque au pauvre monde... ch'est une drôle d'histoire tout de même.

HENRIETTE.

Vous ne vous en irez pas tout de suite ?

LÉONARD.

Ça dépendra de monsieur Frédéric.

L'Inévitable.

FRÉDÉRIC.

De moi?

HENRIETTE

Causez ensemble de vos petites affaires ; moi, je vous quitte : il faut que je veille un peu en bas au salon, nous recevons du monde ce soir.

LÉONARD.

Vous Chavez de la chochiété?... ne vous contrariez pas pour moi ; faites comme si j'étais encore dans le Cantal.

HENRIETTE.

Causez, causez ; nous nous reverrons.

SCENE VII.

LÉONARD, FRÉDÉRIC.

LÉONARD.

Ah! quelle belle chambre que vous avez! et quelle gentille compagne!... et pourtant, sans ce pauvre Léonard...

FRÉDÉRIC.

Croyez que je n'oublierai jamais...

LÉONARD.

Laïchez donc, ne parlons pas de ça : on se rend service les uns les autres dans ce bas monde... il y a quatre ans ça été mon tour, et puis après c'est venu le vôtre.

FRÉDÉRIC.

Votre père?

LÉONARD.

Bien obligé!... le pauvre bonhomme, il est affligé de quatre-vingts ans, et ch'est une grande maladie que la vieillesse : y a pas de remède... ah! ah!... Ah! ça, que je vous disais donc... nous avons éprouvé une grande contrariété... Mon pauvre bonhomme de père!...

FRÉDÉRIC.

N'était-il pas logé pour la vie au château du comte de Chalignac?

LÉONARD.

Ah! ben oui... qu'il est défunt monsieur de Chalignac, qu'on a mis les chellés sur tous les biens... et mon pauvre père il a été obligé de se chercher une autre chambre... pourquoi qu'on l'avait mis à la porte.

FRÉDÉRIC.

Je comprends le motif du voyage.

LÉONARD.

Le vieux père Léonard, il ne voulait pas que je vienne à Paris... Vieux père, que je lui ai dit en lui tapotant la main, lais-

sez-moi faire... il n'y en a pas comme moi pour connaître monsieur Frédéric... Sitôt qu'il saura que vous êtes dans le malheur...

FRÉDÉRIC, *vivement.*

Oui, oui, Léonard ; il ne faut pas que les derniers jours de votre père s'écoulent dans la misère, dans l'isolement ; vous avez bien fait de venir à Paris, de vous adresser à moi ; mais une plus longue absence pourrait affliger ce vieillard ; je cours à mon cabinet, et si deux mille francs...

LÉONARD, *étourdi.*

Deux mille francs !... vous dites deux mille francs !

FRÉDÉRIC.

Je vais vous les remettre, vous partirez tout de suite... demain ; et quand vous serez de retour chez vous, écrivez-moi ; donnez-moi des nouvelles de votre père... Je suis à vous.

(*Il sort troublé.*)

SCENE VIII.

LÉONARD, *seul.*

Deux mille francs ! sainte Vierge ! mais il est donc bien riche... oh ! non, c'est qu'il a bon cœur... Ah ! mon vieux père Léonard, vous boirez de temps en temps une bonne bouteille de vin... à la santé de ce brave monsieur Frédéric... Quel dommage c'aurait été il y a quatre ans... ah ! tout mon corps frémit quand j'y pense... Allons, allons, à tout péché miséricorde.

SCENE IX.

LÉONARD, GRAVIER.

GRAVIER.

Voici, mon cher ami, les trente mille... Eh bien ! il n'y est pas... où est-il donc?... Savez-vous si monsieur Durand va rentrer ?

LÉONARD.

Dans l'instant, monsieur Gravier, il va revenir.

GRAVIER.

Vous me connaissez ? pardon, je n'ai pas cet honneur.

LÉONARD.

Reluquez donc un peu c'te frimousse-là... elle n'est pas changée.

GRAVIER.

Ah ! ah ! c'est vous, mon pauvre Léonard... et depuis quand à Paris ?

LÉONARD.

De ce soir.

GRAVIER.

Oh ! vous ne m'avez pas oublié, vous m'avez bien reconnu.

LÉONARD.

Est-ce que je n'ai pas entendu parler de vous là-bas?... De Chalvignac à Saint-Paul, où est votre terre, il n'y a qu'une enjambée de six lieues; nous sommes voisins dans l'arrondissement de Mauriac; vous pouvez bien dire que vous avez eu ça pour un morceau de pain.

GRAVIER.

Ça me rendra moins difficile lorsque je voudrai m'en défaire.

LÉONARD.

Est-ce que votre intention n'est pas de la garda ?

GRAVIER.

C'est si loin !

LÉONARD.

Ah ! sainte Vierge ! si j'avais donc des écus... Mais, pourquoi que vous ne vendez pas votre terre à monsieur Frédéric, il me prendrait pour son intendant.

GRAVIER.

Un homme qui a quarante à cinquante mille livres de rente ne s'amuse pas à acheter de semblables bagatelles.

LÉONARD.

Cinquante mille livres de rente !

GRAVIER.

A présent que le voilà préfet...

LÉONARD.

Bah ! monsieur Frédéric est préfet !

GRAVIER.

Il y a des gens à qui tout réussit.

LÉONARD.

Allons, allons, ne vous faites pas plus petit que vous n'êtes gros... vous êtes encore un gaillard joliment calé.

GRAVIER.

Au surplus, si par vos connaissances... J'ai des raisons pour vendre cette propriété... j'ai besoin d'argent... elle m'a coûté dans le temps douze mille francs... je perdrais volontiers un millier d'écus.

LÉONARD.

Sainte Vierge, vous la donneriez pour neuf mille francs ?

GRAVIER.

Non, pour quinze mille... je comptais la vendre dix-huit mille.

LÉONARD.

Malin !... Eh bien ! celui qui l'aura pour ce prix-là fera encore joliment ses orges.

SCENE X.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

GRAVIER, *s'avançant vers Frédéric qui entre.*

Mon cher préfet, je suis de parole; voici votre affaire... je m'en vais faire un tour au salon, vous allez venir nous y retrouver, nous causerons... j'ai un projet à vous soumettre relativement au chef-lieu de votre préfecture.

FRÉDÉRIC, *le reconduisant.*

Je suis tout à vous, mon cher Gravier; j'ai quelque chose à remettre à Léonard, qui repart sur-le-champ pour son pays; et le reste de la soirée je suis tout à mes amis.

LÉONARD, *resté sur le devant de la scène.*

Voyons, Léonard, un peu d'hardiesse!... n'y a que les honneux qui perdent... et puis, c'est un emprunt, au fait... avec le temps, on lui rendra; eh bien! s'il te refuse, tu n'en seras pas plus pauvre.

SCENE XI.

LÉONARD, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Léonard, voici les deux mille francs que je vous ai promis.

LÉONARD.

Pardon, bourgeois, mais ce n'est plus ça.

FRÉDÉRIC, *étonné.*

Comment!

LÉONARD.

Ne vous fâchez pas, monsieur le préfet... ah! ah! je sais...

FRÉDÉRIC.

Expliquez-moi...

LÉONARD.

Chez assez difficile, parce que c'est une grande chose...

FRÉDÉRIC.

Une grande chose!

LÉONARD.

Pas pour vous qui êtes si riche... eh bien! j'ose pourtant pas; ah! je suis pas z'hardi.

FRÉDÉRIC.

Au nom du ciel! Léonard... le temps presse... qu'exigez-vous?

LÉONARD.

Moi, monsieur, j'exige rien...

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! que demandez-vous ?

LÉONARD.

Monsieur Gravier voudrait se défaire d'un petit bien qu'il a
s'aux environs de notre commune... je voudrais l'acheter.

FRÉDÉRIC.

L'acheter !

LÉONARD.

Il me faudrait, pour ça, une quinzaine de mille francs.

FRÉDÉRIC.

Quinze mille francs !

LÉONARD.

Oh ! je pensais bien que vous me refuseriez.

FRÉDÉRIC, *vivement.*

Je ne vous refuse pas.

LÉONARD.

Vous êtes bien libre, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Libre !

LÉONARD.

Je ne vous ferai pas de peine pour ça, moi... ah ! ah !... Mais
ça aurait joliment fait mon affaire... avec ça que monsieur
Gravier, il me disait que vous êtes si riche... Une fois ce petit
sacrifice fait, vous n'auriez jamais entendu parler de moi !

FRÉDÉRIC.

Jamais ?

LÉONARD.

C'est-à-dire... on ne peut pas répondre... Et puis, pour la re-
connaissance donc, monsieur Frédéric... il y a des services qu'on
vivrait dix mille ans... qu'un honnête homme il peut jamais les
oublier.

FRÉDÉRIC.

Encore une façon de me reprocher celui qu'il m'a rendu...

LÉONARD.

Quinze mille francs, c'est pourtant pas la mort d'un homme.

FRÉDÉRIC.

Léonard !... ciel !... on vient... passez, passez dans ce cabi-
net... dès que je serai libre... seul... nous reparlerons... je ver-
rai ce que je pourrai faire.

LÉONARD.

Ah ! je savais bien que vous ne me refuseriez pas.

(Il entre.)

FRÉDÉRIC.

Adieu tout mon bonheur, tout mon avenir !

SCENE XII.

GRAVIER, FRÉDÉRIC, LES INVITÉS.

CHŒUR.

AIR des deux Nuits.

Jour de bonheur et d'allégresse!

A le fêter que l'on s'empresse!

Il est préfet, ce cher Durand!

Offrons-lui tous,

Offrons-lui notre compliment.

FRÉDÉRIC.

Messieurs, mesdames, je suis reconnaissant...

GRAVIER.

Vous le voyez, cher ami, à peine votre nomination est-elle connue, et déjà c'est une joie, une ivresse... rien ne peut retenir l'élan général... Dans notre impatience nous avons forcé la consigne pour arriver jusqu'à vous.

FRÉDÉRIC.

Quel supplice!...

GRAVIER.

Dieu! comme les honneurs électrisent l'amitié, comme le pouvoir engendre l'enthousiasme!... C'est à qui saluera monsieur le préfet, c'est à qui serrera la main de monsieur le préfet, à qui le complimentera sur son bonheur.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Mon bonheur...

GRAVIER.

Il est du bois dont on fait les pairs de France!

FRÉDÉRIC.

Pardón, mon cher Gravier; veuillez me remplacer un moment auprès de ces dames, je vous rejoins au salon.

GRAVIER.

Je comprends... quand on est administrateur... bien, bien. Nous allons porter nos félicitations à madame la préfète.

Reprise du chœur.

(Tout le monde sort en félicitant Durand.)

SCENE XIII.

FRÉDÉRIC, *seul.*

Heureux!... moi... Ah! pendant qu'ils exaltaient mon bonheur, je tremblais que cet homme ne parût au milieu d'eux, et ne vînt, avec un seul mot!... Me voilà donc retombé pour tou-

jours sous sa dépendance... et comme son exigence s'est augmentée! avec quelle adresse il m'a tiré la promesse de cet argent! Le hasard l'a rendu témoin d'un malheur qui, s'il était connu, me couvrirait de honte et d'infamie. Ah! s'il ne s'agissait que de moi... mais ma femme, mon enfant!... mon enfant déshonoré! son père flétri!... Non, je ne puis pas vivre ainsi! acheter le silence de cet homme à prix d'or, c'est lui livrer la fortune d'Henriette, de Gustave; il a osé me demander quinze mille francs aujourd'hui, il m'en demandera trente, quarante demain; et si je les lui refuse, je suis perdu... Allons, Frédéric, du courage!... le sacrifice est cruel, mais tu le dois au repos de ta femme, à l'avenir de ton enfant... Ce misérable ne poursuivra pas ta mémoire! (*Léonard parait se frottant les yeux. Il écoute.*) Ah! mourir si jeune!... Eh bien! ne vaut-il pas mieux quitter la vie, entouré de l'estime, sûr des regrets de tous, que de traîner une existence... oui! il faut mourir!

SCENE XIV.

FRÉDÉRIC, LÉONARD, GRAVIER, HENRIETTE.

LÉONARD, *s'avançant et le prenant par le bras.*

Mourir!... Ah! cha quelle rage il a donc de se détruire, cet homme-là.

FRÉDÉRIC.

Toujours cet homme!

LÉONARD, *prenant Frédéric par le bras.*

Oh! que vous ne m'échapperez pas, Frédéric!

FRÉDÉRIC.

Laissez-moi!...

LÉONARD.

Que cette fois je ne vous lâche plus!

FRÉDÉRIC.

Plus bas... si on allait nous-entendre...

LÉONARD.

Eh! que l'on m'entende...

FRÉDÉRIC.

On vient!...

LÉONARD.

Eh bien! tant mieux, qu'ils viennent tous... que chest pas ça qui m'empêchera...

HENRIETTE, *accourant.*

Qu'est-ce donc?

GRAVIER.

Que signifie...

LÉONARD.

Che que ça signifie ! je vas vous le dire, moi...

FRÉDÉRIC.

Léonard!...

LÉONARD.

Il n'y a pas de Léonard qui tienne... vous zêtes pas un homme ; et je me reproche d'avoir gardé votre secret si longtemps, voyez-vous !

HENRIETTE.

Un secret ?

FRÉDÉRIC.

Au nom du ciel!...

LÉONARD.

Le ciel ! vous y croyez pas ! allons donc... un père de famille, un homme qu'il a une si gentille créature, qu'il est riche et qu'il est dans le gouvernement... ch'est une honte !

HENRIETTE.

Vous m'effrayez.

LÉONARD.

Eh ! que je le dirai votre secret.

FRÉDÉRIC.

Misérable !

LÉONARD.

Oui, madame : apprenez qu'il y a tantôt quatre ans... c'était un soir, je m'étais fourvoyé dans Charenton.

FRÉDÉRIC.

Ah ! c'en est fait.

LÉONARD.

Personne à qui demanda mon chemin ; ben s'en prend que j'étais proche d'une grille. Bon, que je me dis, Léonard, les bourgeois ils chont pas encore couchés... y a de la lumière à lous-tre fenêtre, tu vas chavoir ta route... J'entre dans le jardin, j'entends du bruit, j'approche ; qu'est-ce que je vois ?...

FRÉDÉRIC.

Arrête, malheureux !

LÉONARD.

Ah ! j'en frémit encore, rien que d'y pencha.

FRÉDÉRIC.

N'achève pas.

LÉONARD.

Je vois monsieur Frédéric, ch'était lui... qu'il était au moment de se périr, qu'il allait che noya.

HENRIETTE.

Est-il possible !

L'Inévitable.

LÉONARD.

Mais que je l'ai arrêté, que je l'ai pas lâché; et que je lui disais même: A votre âge... commestrez une mauvaise action comme celle-là...

FRÉDÉRIC.

Comment?

LÉONARD.

Je vous l'ai pas dit?

HENRIETTE.

C'était le jour où monsieur Dumoncell l'a chassé de chez lui... dans son désespoir...

LÉONARD.

Quoi! c'était pour ça que vous alliez vous jeter à la rivière?

FRÉDÉRIC.

Grand Dieu!... il ignorait... il ne sait rien...

LÉONARD.

Vous m'aviez bien promis de ne plus recommencer... et pourtant sans moi, tout-à-l'heure encore...

HENRIETTE.

Ah! Frédéric, et ta femme, et ton fils!

LÉONARD.

Allez, allez, vous ne tenez pas votre parole, vous êtes bien un monsieur de Paris.

FRÉDÉRIC.

Ah! de quel poids mon cœur est soulagé!... Pardon, pardon, mes amis; si vous saviez... les paroles de cet homme m'ont fait un bien...

LÉONARD.

Est-il chingulier cet homme-là... Il ne voulait pas que personne il sache son secret, et à présent que tout le monde le connaît, le voilà tranquille et joyeux! Les bourgeois sont drôles.

UN VALET, *annonçant.*

La voiture du ministre entre dans la cour.

FRÉDÉRIC.

Le ministre!

LÉONARD.

Che suis curieux d'en voir un. J'en ai jamais vu, ça doit être... oh...

FRÉDÉRIC, *bas à Léonard.*

Léonard, comptez sur moi.

LÉONARD, *bas à Gravier.*

Nous ferons affaire ensemble.

GRAVIER.

J'ai vendu ma petite propriété. (*Pendant ces dernières paroles le théâtre s'est garni de monde.*)

UN LAQUAIS, annonçant dans le fond.

Son excellence!

(*Tout le monde s'avance pour le voir passer. Léonard monte sur une chaise.*)

FIN.